

Jean-Paul Beaumier
SAINT-BABA
Montréal, Leméac, coll. « La petite blanche », 2023, 168 p.

Hans-Jürgen Greif
Université Laval

Pendant un voyage au Mexique avec son conjoint Carol Tanguay, Alain Beaumier, bon vivant sympathique, grand voyageur, professeur de français à la retraite, est pris de violents et insupportables maux de tête. Carol et lui décident de rentrer rapidement au Québec. À l'hôpital, le diagnostic est dévastateur : Alain souffre d'un glioblastome, une tumeur terrifiante, invincible, aussi invasive que la renouée du Japon¹. Pour éviter l'inutile prolongation des douleurs, atroces et inévitables, Alain décide dans un premier temps d'accepter la chirurgie crânienne ; par la suite, il fera appel à l'aide à mourir. Il attendra sa fin dans sa résidence au rang Saint-Roch, à Saint-Barnabé, au cœur de la Montérégie. Il y arrive le 16 janvier 2020, entouré de sa plus proche famille : Carol, Jean-Paul, son frère cadet de cinq ans, nouvelliste connu et apprécié, ainsi que Christiane, l'épouse de Jean-Paul. Tous trois forment sa « garde rapprochée » pendant les treize jours suivants.

Chaque soir, ou pendant les moments où Alain sommeille, Jean-Paul tient un carnet, sorte d'aide-mémoire. D'un côté, il y note les jours qui se déroulent de la même manière, suivant rigoureusement le protocole pharmaceutique, aussi précis qu'un mouvement d'horloge suisse. Avant tout, il s'agit de supprimer la douleur à l'aide de timbres de Fentanyl auxquels s'ajoutent des injections de Dilaudid, un opioïde analgésique, complétés de produits visant à régulariser les fonctions digestives. En tout,

¹ Je rappelle que Simon Roy, l'auteur de *Ma fin du monde* (Boréal, 2022), a développé la même maladie, sauf que la chirurgie a prolongé sa vie d'un an, ce qui lui a permis la rédaction de son dernier récit-essai. Voir mon [commentaire récent](#) dans cette rubrique.

il faut administrer au malade dix-sept médicaments. De l'autre, Jean-Paul se pose dès l'arrivée à « Saint-Baba » les questions suivantes : « À quoi bon chercher refuge dans ce carnet ? Les mots pourront-ils vraiment m'aider à t'accompagner jusqu'à la fin ? Ne devrais-je pas plutôt consacrer chacun des instants qu'il me reste à vivre à tes côtés, à profiter entièrement de ta présence ? Je m'y efforcerai chaque jour, à chaque heure [...]. Si l'écriture ne sert pas à cela, à quoi sera-t-elle utile ? À quoi d'autre puis-je me raccrocher en ce moment ? » Il constatera qu'écrire sera « source d'apaisement ».

Par les soins d'Alain et de Carol, la maison du rang Saint-Roch, tricentenaire, est devenue confortable et accueillante. À l'hôpital, Alain avait refusé les traitements de chimio et de radiothérapie – trente jours pour survivre quelques mois de plus, mais à quel prix ? Après la chirurgie, il choisit de ne pas faire la guerre au cancer ; il préfère s'éteindre à Saint-Baba, après « une belle vie ». Pour lui, les broches dans son crâne sont la preuve de son courage devant la mort. Quand une amie apporte un livre d'Elisabeth Kübler-Ross, *La mort est un nouveau soleil*², geste sans doute bien intentionné mais maladroit, elle oublie que le malade ne peut plus lire et qu'il s'est fait depuis longtemps son opinion de l'au-delà et des questions ontologiques. Jean-Paul choisit une approche différente qui ravive le souvenir de livres que son frère et lui ont aimés³ en lisant à haute voix des passages à Alain ; tous traitent de la mort. Se succèdent des moments presque ritualisés, comme le soleil du matin qui ravit le malade par sa lumière, et des visiteurs, comme ce cardinal et sa femelle qui s'installent sur une branche devant la fenêtre, le passage d'un renard, l'écoute (presque *ad nauseam*) du *Miserere* de Gregorio Allegri, ou encore les biscuits sablés, confectionnés par sa filleule Marie-Laurence. S'ajoutent à ces moments de bonheur de vieilles photos, des cartes postales d'Aix-en-Provence, où Alain a étudié – autant de souvenirs à partager,

² L'auteure est convaincue qu'après la mort, l'humain connaît une autre vie en passant « à un nouveau stade de conscience ». Voir aussi le résumé de ce qu'en disent des scientifiques à la fin de l'essai collectif [Apprivoiser la mort au XXI^e siècle](#) dans cette rubrique.

³ La liste complète des textes cités se trouve en fin de volume.

à retourner au bonheur de leur jeunesse. En même temps, le narrateur ne peut s'empêcher de penser à leur mère (dont un beau portrait se trouve sous les yeux des fils) et aux petits riens accumulés dans ses tiroirs pendant sa vie, donnés ou jetés après sa mort. Jean-Paul ne se fait pas d'illusions : « Le même sort attend sans doute mes effets personnels. »

Le cancer continue son œuvre. Si la douleur est mise au ban, Alain faiblit chaque jour. Lorsqu'un ami lui rend visite, Jean-Paul se retire le temps d'une marche dans le rang. Soudain, il se rend compte que, dans quelques jours, l'entretien de la maison et les gestes quotidiens à poser seront à la charge de Carol : rentrer le bois de chauffage, s'occuper de leur chatte Kedi, nettoyer le terrain après l'hiver, faire les courses. Pour l'instant, les soins occupent les proches du matin au soir. Les trois aidants sont fatigués, inquiets. Le manque de sommeil, l'oreille tendue à capter le moindre bruit venant du salon (pourtant, Carol y dort à côté du lit d'Alain), l'attention qu'ils portent au bien-être du malade, tout les fait tomber régulièrement dans des fous rires. Alain les rassure : « Ça va aller ! » Il oublie qu'aucun des trois n'a encore accompagné un être cher jusqu'à la mort.

Un soir, Alain, qui sent le temps lui échapper et fuir, dit : « Demain, il me restera neuf jours », phrase aussitôt consignée dans le carnet. Car *le jour* a été déplacé, la médecin a dû devancer la « rencontre avec la mort ». Le hasard veut que la date coïncide avec l'anniversaire de Carol, le 29 janvier 2020. Alain veut lui offrir un cadeau d'adieu, un objet significatif pour son partenaire et lui-même, une montre-bracelet, admirée lors d'un voyage des deux couples (Alain et Carol, Jean-Paul et Christiane) dans la boutique d'un grand hôtel cairote. À l'époque, il avait hésité à l'acheter. Pressé par l'approche de son dernier jour, il prie son frère de la lui trouver. Sur la carte de souhaits, qui représente peut-être un papillon jaune, symbole de l'âme au temps de la Renaissance, rédigée par Jean-Paul, Alain demande d'ajouter : « Ton amoureux de toujours. »

Le temps semble s'accélérer encore. Carol vient de chercher l'urne ; Alain s'en dit très content, il cherche l'avis de Jean-Paul. Mais le frère, la gorge nouée, est incapable de parler. Que pourra-t-il inscrire dans son carnet ? *Le jour* approche, tout est planifié : deux employés de la maison funéraire viendront chercher le corps après l'intervention de la médecin (la dépouille n'est plus Alain), un appel suffit, ils s'occuperont des formalités. Pour l'occasion, Christiane aura confectionné un gâteau et acheté des bouteilles de cava. En cette fin janvier, on chante, on s'amuse. Des étrangers diraient que l'on prépare une fête. Aux siens, Alain raconte son dernier rêve, une conversation « sans erreur grammaticale » avec un jeune et beau Turc. Jean-Paul note cet ultime contact avec la jeunesse d'un pays adoré, cela et le souvenir que lui a laissé la mort du père. Il retrouve la même tristesse du père dans les yeux d'Alain : deux hommes pour qui la liberté a été l'élément incontournable de la vie. Soudain, l'écrivain a peur : « tout oublier, les moments de grâce, ce que je ressens, ce qu'il me restera de toi une fois parti, les souvenirs que nous avons en commun [...]. J'ai peur d'oublier ta voix, tes sourires, tes soupirs, tes impatiences, tes coups de gueule. De n'avoir pas su te dire à quel point je t'aime, à quel point tu me manqueras. »

Jean-Paul montre à son frère une vieille photo de lui : à douze ans, Alain est agenouillé sur un prie-Dieu. À la question s'il a eu une enfance heureuse, il répond : « Oui, mais pas tout le temps. » Après une hésitation, il ajoute : « Parce que je savais que j'étais différent. » Jean-Paul note : « D'un même mouvement, d'un même élan de tendresse et d'amour, nous exerçons une légère pression dans la main de l'autre. »

Par-delà les soins palliatifs, la tendresse et l'amour qui ont marqué les jours avant l'anniversaire de Carol, l'un termine ses adieux, l'autre reçoit un objet lui rappelant à tout moment d'aimer la vie, de ne pas oublier la devise de l'homme aimé : « Ça va aller. » Alain a voulu une dernière fête préparée par ses proches ; il y a convié sa mort qu'il espère être digne de sa vie. Le geste demandé à la médecin, il l'a choisi en toute connaissance. Il meurt comme prévu, serein et grave, en invitant ses convives à le

rejoindre : « Je vous attendrai sous les cerisiers de Jérusalem. » Après la mort d'Alain, quelqu'un a ouvert une fenêtre pour libérer l'âme. La dernière lecture que Jean-Paul offre à son frère est tirée du livre admirable de Dominique Fortier, *Les villes de papier*, où l'auteure retrace la mort d'Emily Dickinson⁴ : « Elles sont ensemble debout face à la fenêtre. [...] Ensemble, elles s'envolent, Emily et sa mort. »

Auprès des survivants, la vie reprend son cours. Jean-Paul, de son côté, rédige un événement clé de sa vie en s'adressant directement à son frère. Dans une écriture à la fois précise et discrète, parfaitement adaptée au sujet, il offre au lecteur un texte qui relate ce qu'il a *vécu* avant, pendant et après la mort de son frère, un épisode à l'intensité émotive rare, plus immédiate de celle de livres cités au fil des lectures où les approches narrative et méthodologique diffèrent de celle employée par Jean-Paul Beaumier. Ainsi, dans *Mon frère*, Daniel Pennac place au centre de son essai la célèbre nouvelle d'Herman Melville, *Bartleby* (1853), qui reflète l'attitude tant de l'auteur que celle de son frère Bernard face à la vie avec l'énoncé du personnage éponyme, « *I would rather not to* » – le refus du pouvoir d'autrui sur leur vie et la fuite dans un Moi inaccessible au monde. Ailleurs, le livre magnifique de Jean-Marie Laclavetine, *La vie des morts*, érige un monument émouvant à sa jeune sœur Annie, morte à vingt ans, un traumatisme insurmontable pour sa famille⁵. Les derniers jours et la vie d'Alain Beaumier suivent la voie choisie par son frère, l'introspection et la discrétion : un travail patient, effectué par touches délicates, toujours précises, dans le style sobre auquel il a habitué ses lecteurs. Le résultat : des portraits saisissants et de l'un et de l'autre frère dont la fraîcheur et l'intensité résisteront au temps.

⁴ Québec, Alto, 2018, 192 p. Prix Renaudot 2020.

⁵ Daniel Pennac, *Mon frère*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2020 [2018] ; Jean-Marie Laclavetine, *La vie des morts*, Paris, Gallimard, 2021 (la suite d'*Une amie de la famille*, Paris, Gallimard, 2019).